

Cahiers
Jean Paulhan

1

CORRESPONDANCE
JEAN PAULHAN
GUILLAUME DE TARDE
1904-1920

nrf

GALLIMARD

= 13,61€

0



*Tu es là, tranquillement accroupi sur ton poing,
comme le penseur.*

Extrait de la publication **GUILLAUME DE TARDE,**
20 avril 1908.

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre National des Lettres*

Société des Lecteurs de Jean Paulhan. Cahier n° I.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1980.*

JEAN PAULHAN-GUILLAUME DE TARDE
Correspondance 1904-1920

PRÉMICES

par Roger Judrin

INTRODUCTION ET NOTES

par Jacqueline Frédéric Paulhan

VIEILLESSE DE RATIÈRE

ENQUÊTE SUR LA JEUNESSE

par Jean Paulhan

JEAN PAULHAN : L'INNOCENCE RETROUVÉE

par Christian Liger

Vendredi.

Pour la « Correspondance », décidément, c'est non. D'abord, il faut éviter, dans la mesure du possible, l'indiscrétion. Puis une lettre tient à l'effet qu'on en attend : c'est un effet passager, que rien ne trahit plus tard : on ne la lit pas sans contresens.

Avec amitié

Jean P.

(A Gaspard Olgiatti. 10 décembre 1965.)

PRÉMICES

Voici donc, par la date et par la continuité, le premier des commerces d'esprit que nous propose Jean Paulhan.

Eût-il souhaité qu'on publiât des lettres dont les auteurs, entre leur vingtième et leur trente-cinquième année, parmi le tumulte exterminateur d'une guerre dont on avait senti le vent, n'avaient ni l'un ni l'autre pris couleur?

Je réponds que les commencements d'un homme nous sont précieux et chers à proportion qu'il se cherche et qu'on ne l'a pas découvert. On verra d'ailleurs que la patience de Jean Paulhan avait déjà une manière insinuante et légère de frapper au but. Faut-il ajouter que Tarde et Paulhan n'étaient pas nés sous un chou? Leurs pères avaient pensé avant eux. Point de confidents sans confluent. Mais le jeune Tarde visait au solide et au Conseil d'État. Tout Paulhan, dès Madagascar, était dans les mots et dans leur jeu nocturne avec les idées.

Aussi le reproche qu'on ne manque jamais de faire, lorsqu'on met au jour une correspondance, a-t-il ici peu de poids. Le moindre billet, par sa nature même, sitôt qu'on le conserve, est une indiscretion. Si tu veux que ta parole tombe dans un puits, ne l'en tire pas.

Paulhan était plus secret que discret. Comment douter qu'un écrivain s'engage à afficher sa vie? Le moyen de paraître en cachant son être? Le moyen d'exprimer autre

chose que ce que l'on pouvait taire, et que parfois on eût dû taire? Les romans sont des journaux intimes à peine plâtrés.

Il y a pourtant un point par où le courrier ne gagne pas à être décacheté. Paulhan se répandait en papillons, poste pour poste, dont l'objet était précis, la suite immédiate, et l'effet passager. L'œil étranger s'y trompe et le lecteur, après coup, se méprend. Je ne crois pas que ces papiers, qui ont l'éloquence de l'instant, soient à mettre au rang des griffonnages, pourvu qu'une apostille les éclaire.

A tout prendre, cette correspondance a pour caractère un dégagement cavalier. Il y a des fleurs à cueillir sur le bord des choses et sur le bord des précipices. Il suffit de s'épargner les graves inepties qui ont la ride amère et le ton philosophe. Le courage naît alors d'une raillerie surprenante qui laisse aux événements leur jeu et à l'esprit sa liberté. Lorsque l'importance de la blessure sépare Paulhan d'avec le commun des malades il en profite pour remarquer, du haut de sa solitude, la beauté du paysage. Cette grâce de la fenêtre et ces obliques bizarres de l'ironie composent la force d'âme du *Guerrier appliqué*. Jamais on ne fut plus sérieux et moins pesant, plus persévérant et moins roide que ce héros timide.

Or, les lettres volantes le disent mieux que les livres. Elles peuvent justement y conduire par la chaleur tranquille de l'appivoisement.

Nous souhaitons aux lecteurs de ce cahier de passer avec nous, par un pont délicieux, de l'homme à l'auteur.

ROGER JUDRIN.

INTRODUCTION

Vers la fin du XIX^e siècle, dans un petit jardin de banlieue, deux enfants de dix ans, Jean et Guillaume, font connaissance parce que leurs pères, Frédéric Paulhan et Gabriel Tarde, entretiennent depuis longtemps une correspondance philosophique. Cette rencontre sera suivie de soixante-quatorze années de profonde amitié.

Pourtant, dix ans plus tard, tout devrait séparer les deux adolescents : origines sociales, conditions de vie, tendances politiques...

Jean Paulhan, fils unique, vit dans sa famille, entouré d'un essaim brillant et agité de jeunes étudiantes étrangères. En effet, sa mère assure, au prix d'un travail épuisant, la vie matérielle des siens, en dirigeant une pension de famille. Son père semble assez autoritaire, un peu distant.

Quant à Guillaume de Tarde, si sa famille possède un château en Dordogne, signe d'une relative aisance, il perd très jeune son père, magistrat à Sarlat, et l'un de ses deux frères est gravement malade.

Cependant, les deux jeunes gens partagent tout, tout au moins beaucoup : le manque d'argent, la course aux leçons particulières, les sorties, la fréquentation de jeunes anarchistes russes (au féminin), non sans de passagères jalousies, les enthousiasmes, les espoirs, les découragements, les cours et même la rédaction d'interminables devoirs de philosophie remis en Sorbonne sous leur double signature. Tout à fait inconnus, ils nourrissent cependant de grandes ambitions sans y croire vraiment.

Vers 1904, licenciés en philosophie, les deux étudiants se passionnent véritablement pour la littérature : ils lisent énormément, Jean écrit son Journal et Guillaume des vers. Ils prennent conseil l'un de l'autre, s'admirent, se critiquent. C'est aussi vers cette époque, qu'éloignés l'un de l'autre par les circonstances, ils commencent une longue correspondance qui durera jusqu'en 1968, et dont une partie a été retrouvée.

De 1904 à 1920, Jean Paulhan et Guillaume de Tarde passent des examens, des concours, font l'expérience du service militaire, puis celle de la guerre, vivent l'un à Madagascar, l'autre au Maroc. Jean Paulhan se marie et publie ses premiers livres. Ce sont des années de grande instabilité, pour Jean Paulhan surtout, qui déménage beaucoup, voyage, cherche du travail, en change souvent, écrit pour de nombreuses revues. En 1920, il entre à la N.R.F.; il y restera jusqu'à sa mort.

C'est cet échange épistolaire, couvrant la période pendant laquelle l'homme se cherche et se forme, que nous avons choisi de publier dans ce premier cahier.

Certes, on trouve dans ces lettres des négligences, des facilités, des lieux communs et des plaisanteries de potaches, mais aussi les préoccupations de l'époque, préoccupations bien proches des nôtres : les postiers sont souvent en grève, un prédécesseur de Lop ou de Mouna sévit au quartier Latin, la difficulté d'être existe encore ou déjà, la famille n'est pas très bien vue, quant à l'armée... Et Paulhan, l'écrivain, est déjà là, avec son regard innocent, son écoute attentive, ses observations surprenantes, rapides, sa curiosité du langage, sa réflexion paradoxale, son sens imprévu de l'humiliation, et son désir d'être utile, modestement.

N.B. De larges coupures ont été faites dans les lettres de Guillaume de Tarde; celles de Jean Paulhan sont reproduites dans leur intégralité.

ÉLÉMENTS BIOGRAPHIQUES

Gabriel Tarde, magistrat à Sarlat, puis professeur de philosophie au Collège de France, publia entre autres chez Alcan : Les lois de l'imitation, La logique sociale, L'opinion et la foule, Psychologie économique. Bergson lui succéda à sa mort, en 1904.

Il eut trois fils :

Paul (1879-1948), licencié en droit, fit d'abord de la peinture, se tourna ensuite vers l'administration civile en Indochine, continua dans l'administration bancaire et devint finalement, après son mariage..., viticulteur.

Alfred (1880-1925), avocat très doué, était surtout intéressé par la littérature. Il souffrait d'une grave maladie osseuse qui devait l'emporter. Il fut très proche de Jean Paulhan, après la guerre surtout, et publia deux romans, plusieurs études et articles. Jean Paulhan lui consacra un article, à sa mort, dans la N.R.F. de mai 1925.

Guillaume (1885) entra au Conseil d'État en 1910; il fut également Président de la Compagnie des Chemins de fer de l'Est et Vice-Président de la S.N.C.F. Il était lui aussi très féru de littérature. Grand lecteur, il écrivait beaucoup, peu soucieux de se faire publier. Demandant souvent des conseils à son ami, il semblait très sensible à ses appréciations. La réciproque étant également vraie.

En 1844, Gabriel Tarde jugea bon de faire rétablir le nom porté par sa famille pendant deux siècles, jusqu'à la Révolution; à la date de l'acte juridique, il avait déjà publié plusieurs ouvrages et conserva, sans particule, son nom d'auteur.

Jean Paulhan (1884-1978) était le fils de Frédéric Paulhan, conservateur de la Bibliothèque de Nîmes et philosophe.

En 1894, la famille Paulhan « monta » à Paris et vécut difficilement, malgré les entreprises variées de madame Paulhan. Une pension pour jeunes étrangères assura enfin une certaine sécurité à la famille.

Frédéric Paulhan, fort estimé de son vivant, a publié chez Alcan un nombre important d'ouvrages dont les plus connus restent : La double fonction du langage, La logique de la contradiction, Les puissances de l'abstraction, Le mensonge de l'art, La morale de l'ironie, La physiologie de l'esprit.

Il eut beaucoup d'influence sur son fils qui parvint difficilement à se dégager de son emprise intellectuelle.

Nous remercions bien vivement madame Germaine Huet, monsieur Frédéric Choffé et tout particulièrement monsieur Guillaume de Tarde et monsieur Pascal Pia dont les souvenirs nous ont été d'un grand secours.

Correspondance

Cahiers

Jean Paulhan

Vers la fin du XIX^e siècle, dans un petit jardin de banlieue, deux enfants de dix ans, Jean et Guillaume, font connaissance parce que leurs pères, Frédéric Paulhan et Gabriel de Tarde, entretiennent depuis longtemps une correspondance philosophique. Cette rencontre sera suivie de soixante-quatorze années de profonde amitié.

Pourtant, dix ans plus tard, tout devrait séparer les deux adolescents : origines sociales, conditions de vie, tendances politiques...

Jean Paulhan, fils unique, vit dans sa famille, entouré d'un essaim brillant et agité de jeunes étudiantes étrangères. En effet, sa mère assure, au prix d'un travail épuisant, la vie matérielle des siens, en dirigeant une pension de famille.

Quant à Guillaume de Tarde, si sa famille possède un château en Dordogne, signe d'une relative aisance, il perd très jeune son père, magistrat à Sarlat.

Cependant, les deux jeunes gens partagent tout, tout au moins beaucoup : le manque d'argent, la course aux leçons particulières, les sorties, la fréquentation de jeunes anarchistes russes (au féminin), non sans de passagères jalousies, les enthousiasmes, les espoirs, les découragements, les cours et même la rédaction d'interminables devoirs de philosophie remis en Sorbonne sous leur double signature.

De 1904 à 1920, Jean Paulhan et Guillaume de Tarde passent des examens, des concours, font l'expérience du service militaire, puis celle de la guerre, vivent l'un à Madagascar, l'autre au Maroc. Jean Paulhan se marie et publie ses premiers livres. Ce sont des années de grande instabilité, pour Jean Paulhan surtout, qui déménage beaucoup, voyage, cherche du travail, en change souvent, écrit pour de nombreuses revues. En 1920, il entre à la NRF, il y restera jusqu'à sa mort.

C'est cet échange épistolaire, couvrant la période pendant laquelle l'homme se cherche et se forme, que nous avons choisi de publier dans ce premier cahier.

